

24 images

24 iMAGES

La couleur de l'homme

Le soleil d'Alexandre Sokourov

Gérard Grugeau

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2006). Review of [La couleur de l'homme / *Le soleil* d'Alexandre Sokourov]. *24 images*, (126), 52–52.

La couleur de l'homme

par Gérard Grugeau

Au-delà de tous les simulacres narratifs, la solitude ontologique de l'homme emporté dans les flots tumultueux du temps et de l'histoire constitue le fondement philosophique et esthétique de l'œuvre d'Alexandre Sokourov. Après le Hitler de *Moloch* et le Lénine de *Taurus*, c'est à Hirohito, empereur du pays du Soleil levant, qu'il revient de clore la trilogie sokourovienne consacrée aux figures du pouvoir du vingtième siècle. Il rejoint ainsi la cohorte de ces êtres solitaires gravés au panthéon brumeux d'une histoire de l'humanité cyclique et itérative dans ses convulsions meurtrières. À noter que le cinéaste russe a toujours entretenu un lien privilégié avec le Japon, comme en témoignent *Élégie orientale*, *Une vie humble* et *Dolce*, trois de ses « documentaires » que l'on pourrait associer à de fragiles haïkus refermés sur les mystères de leur minimalisme ensommeillé. Initiateur de l'ère Showa (« la brillante harmonie »), Hirohito est cet empereur qui, faisant fi des pressions de son entourage militariste, annonça en septembre 1945 la reddition de son pays face à l'occupant américain. Par ce geste transgressif (la capitulation est contraire aux traditions japonaises), il épargna de nouvelles souffrances à son peuple encore sous le choc de Hiroshima et de Nagasaki. Et sans doute Sokourov, historien de formation, entend-il rendre ici hommage à celui qui, par sa sage clairvoyance, a su éviter une agression de son pays contre l'Union soviétique alors que certains auraient voulu voir accourir au secours d'une Allemagne expansionniste au bord du gouffre.

Mais que l'on mène « une vie humble » sur une île ou que l'on soit « le Soleil » d'un empire malmené par l'histoire, la solitude reste universelle, aiguë, dévorante jusqu'à l'effroi. Et l'exercice du pouvoir en vase clos ne fait que rendre cet isolement plus prégnant, comme un cancer qui prend possession du plan et



Le cinéma de Sokourov refonde ici la nécessité d'une croyance en l'homme.

en corrode la texture, désaturant les couleurs et assourdissant les sons. On reconnaîtra là l'esthétique spectrale sokourovienne, frappée de quelque désastre obscur, dont les contours blafards et incertains, proches des tableaux du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich, semblent inscrire le tragique angoissant de la vie à la fois dans une nostalgie passéiste et une modernité proche de l'expérimentation (les anamorphoses de *Mère et fils*, le long plan sans coupe de *L'arche russe*). Dès son ouverture, *Le soleil* cerne l'homme de pouvoir dans le bunker claustrophobe de sa toute-puissance solitaire. Pris à la gorge, le spectateur devient d'emblée l'otage de cet enfermement ritualisé (repas, habillement, réunion des ministres) que Sokourov décline en de longs plans-séquences hypnotiques qui densifient le réel et tirent le regard vers une sorte d'arrière-monde mélancolique, gros d'une mystique singulière. Fils du Dieu suprême, Hirohito appartient à la mythologie astrale. Il est le soleil, l'œil du monde au centre du ciel, le père et l'emblème du pays (donc non représentable à l'écran et ici, vecteur de transgression). D'autres symboles (la grue, le poisson dont l'empereur semble imiter les circonvolutions buccales avant d'émettre le moindre son) marquent par ailleurs l'inscription d'un destin hors du commun dans une dimension archétypale doublée d'un temps a-historique, d'un temps d'éternité. Mais contrairement à la figure grotesque du Hitler de *Moloch* saisi dans son délire de puissance, Hirohito incarne les aspirations les plus élevées de l'homme. Il est homme de culture et de civilisation et, ancré dans une sorte d'enfance préservée, il

s'intéresse davantage à la science et aux arts qu'à la chose politique. Personnage effacé (il passe presque inaperçu devant les caméras de l'histoire), il se dépouille de son statut de divinité face au général MacArthur pour révéler l'âme d'un homme à la vulnérabilité candidement affichée. En tirant le scénario et l'interprétation magistrale de Issei Ogata vers une forme de léger burlesque décalé, *Le soleil* oppose un humanisme méditatif à la barbarie meurtrière. Paradoxalement, cette barbarie donne lieu à deux plans à la beauté baudelairienne – celle du mal – tout aussi hallucinante qu'hallucinée. Aux bombes en forme de poissons voraces qui dessinent leurs trajectoires dans un ciel sépia en laissant dans leur sillage une mer d'orage répond en écho un paysage de ruines fantomatiques que traverse la voiture de l'empereur. Le souvenir taraudant de ces aspérités fulgurantes qui surgissent soudain comme un cauchemar éveillé dans la clameur étouffée d'un quotidien étale ne donne que plus de relief à la figure émouvante d'Hirohito filmé à hauteur d'homme et étreignant l'impératrice Nagako dans la séquence finale. Par cette captation sagace du réel qui diversifie les registres narratifs, Sokourov crée à la fois un en deçà et un au-delà de l'Histoire. Ce faisant, son cinéma refonde la nécessité d'une croyance en l'homme qui n'a de cesse de lutter pour trouver sa voie dans un désert de solitude morale, marqué inexorablement par le manque et le sentiment de finitude. ■

Russie-Italie-France-Suisse, 2004. Ré. : Alexandre Sokourov. Scé. : Yuri Arabov. Mont. : Sergei Ivanov. Mus. : Andrei Sigle. Int. : Issei Ogata, Robert Dawson, Kaori Momoi. 110 minutes. Couleur. Dist. : K-Films Amérique.